

VERNICHTUNGSWISSENSCHAFT

25 septembre 1932

Aujourd'hui, je peux être content de moi. D'ailleurs, je suis content de moi. Mes recherches sont en passe d'aboutir. Mais, chut ! Mes chers collègues sont aux aguets. Et Dieu sait si je suis déjà jaloué ! Alors, avec cette découverte... C'est pourquoi, cher Journal, je te confie, à toi seul, mon secret.

Il faut, pour que tu comprennes la portée de ma découverte, il faut que je remonte à mon enfance. Très tôt, la myrmécologie m'a attiré. Je me revois, je devais avoir alors quatre ou cinq ans, accroupi dans le jardin près d'une plate-bande, passant des heures à observer mes amies, les fourmis. Au contraire des gamins de mon âge qui les piétinaient avec joie ou les carbonisaient à l'aide d'une loupe, moi, je me contentais de les regarder. J'examinais avec une attention soutenue leurs trajets, leurs comportements, leurs relations. Ces files ininterrompues de coolies chinois portant, poussant, tirant des charges deux à trois fois plus lourdes qu'eux me passionnaient. J'étais particulièrement intrigué par l'attitude de certaines fourmis qui, lorsqu'elles se rencontraient, après s'être caressé mutuellement les antennes, s'embrassaient avec voracité. J'appris beaucoup plus tard que ce que je prenais pour un baiser profond, le fameux « french kiss » des anglais, n'était qu'un dégorgeant de liquides sucrés qu'une des protagonistes déversait goutte à goutte dans le tube digestif de l'autre. J'étais prêt à admirer cet altruisme, quand mon professeur me précisa que les deux partenaires éprouvaient, lors de la régurgitation, une jouissance orgasmique qui dépasse de loin celle de nos triviales amours ; il détruisit mes dernières illusions en précisant que , de toutes façons, la « donneuse » était dans l'impossibilité de profiter de la nourriture mise en réserve dans sa poche, le fameux « jabot social » de Maeterlinck.

27 septembre 1932

Mes parents s'étonnaient, et s'inquiétaient, en voyant leur rejeton passer des heures en contemplation devant ce qu'ils appelaient « de vulgaires insectes », au lieu de se livrer, comme ses frères aînés, à quelques jeux brutaux des simulacres de batailles. Je préférais en effet assister à de véritables combats, avec des morts qui ne se relevaient pas en hurlant : « Maintenant, c'est moi le cow-boy, et toi, l'indien ! ».

J'ai eu la chance une fois – je devais être plus âgé, huit, neuf ans peut-être -, d'être le témoin d'un raid de Sanguines, ou *Raptiformicae Sanguineae*, contre un nid de *Serviformicae*. Je compris assez vite qu'elles convoitaient les nymphes de ces pacifiques Fourmis-servantes, et pour arriver à leur fin, elles adoptèrent une tactique que je jugeais alors digne des meilleurs stratèges. Par petites troupes, elles se dirigèrent vers le nid, et l'encerclèrent peu à peu. Cette approche fut lente et sinueuse afin de ne pas alerter les habitantes qui ne se doutaient de rien ; les mouvements des assaillantes me parurent si bien combinés que je supposais l'action d'estafettes transmettant les ordres aux différents corps. Le résultat ne se fit point attendre : rapidement, plus aucune issue ne s'offrait aux assiégées qui, ayant enfin eu vent de l'attaque, essayèrent de se barricader. En vain. Les Sanguines se précipitèrent en masse sur la forteresse, et les défenseurs ne purent que s'enfuir avec leurs nymphes. Stupéfait, je vis surgir, en plein combat, une colonne de nourrices emportant au pas de charge leurs nourrissons. Mais les agresseurs s'y opposèrent fermement, car leur but était précisément de s'en emparer. Ils les arrachèrent de vive force, et ne laissèrent sortir de la fourmilière que les femelles et les ouvrières sans bébé.

Le combat cessa alors faute de combattants, les *Serviformicae*, vaincues, s'étant retirées. Je pus admirer, plusieurs jours durant, le déménagement des larves et des nymphes par l'armée victorieuse : les guerrières se transformèrent en portefaix, chacune d'entre elles chargée d'une jeune vie qu'elle s'empressait de transporter chez elle. Mon émerveillement fut à son comble quand je constatai que cette razzia avait fait peu de victimes. Plus tard, j'appris que c'était en effet le cas de ce genre de raid esclavagiste, beaucoup moins meurtrier que les affrontements ayant pour but une extension territoriale. Et ceci me conforta dans l'enthousiasme que j'éprouvai pour le petit peuple des fourmis.

2 octobre 1932

Dès que j'en eus la possibilité, c'est-à-dire dès que je pus lire à peu près correctement, je me lançais dans l'étude d'ouvrages des pionniers myrmécologues. Réaumur, bien entendu, avec son *Histoire des Fourmis*, dans le Tome VII de *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*. Mais aussi Pierre Huber, dont le livre *Recherches sur les mœurs des Fourmis indigènes* me passionna. Cependant, ce furent les auteurs du XX^e siècle qui me procurèrent le plus de plaisir : Forel le Genevois, l'Américain Wheeler, et, évidemment, Maeterlinck.

J'appris alors que les Fourmis représentaient la plus haute civilisation d'insectes, ce qui me satisfit pleinement ; qu'il existait 7500 espèces très variées, de 8 mm jusqu'à 4 cm ; que dans le mince pédicule entre le thorax et l'abdomen, un fil extrêmement fin, passaient le tube digestif, le cœur, les trachées et la chaîne nerveuse. Mais ce qui me stupéfia le plus, c'était l'usage qu'elles faisaient de leurs mandibules qui pouvaient mordre, pincer, transpercer, décapiter, maçonner,

scier, ronger, couper, porter, sauter, bondir, que sais-je encore ? En fait, ces mandibules leur servent à tout faire, sauf à manger ! Pour cela, elles n'ont nullement besoin de **crocs ni qu'on** leur découpe leur nourriture : elles possèdent des organes lécheurs et suceurs, la langue et les mâchoires, qui leur permettent de s'alimenter.

Malgré mon enthousiasme, il faut que j'arrête là ce petit cours de physiologie, pour en arriver...

3 octobre 1932

Hier, j'ai dû brusquement t'interrompre, cher Journal, tu voudras bien m'excuser : un de mes collègues est venu me solliciter, avec d'autres spécialistes, pour une tournée de conférences aux Etats-Unis. Je ne pouvais pas me dérober, d'autant plus que le sujet a éveillé en moi un très vif intérêt que tu comprendras, j'en suis certain : « Les insectes : une menace ou un avenir ? ». Je vais pouvoir parler de ma passion, mes amies les fourmis, à des auditoires intéressés et, je l'espère, avertis. Cela me changera de mes crétins d'étudiants qui ne pensent qu'à s'amuser en se moquant de moi ! Je sais qu'ils m'appellent *Formica Blumentha* depuis que, pour commencer mon premier cours, j'avais déclaré triomphalement : « Ce n'est pas moi qui devrais être ici, à cette chaire, mais une Fourmi ! »

Je vais devoir t'abandonner, cher Journal, pendant deux bons mois. J'abandonne aussi quelque chose qui m'est encore plus précieux que toi. Faut-il d'ailleurs écrire : quelque chose ? Ne serait-ce pas : quelqu'un, ou plutôt : quelques unes ? Mais il n'est pas encore temps de te révéler ce que j'ai eu l'heur (et peut-être le mérite) de découvrir.

Alors, à bientôt. Et quand je reviendrai, je te dirai tout.

17 décembre 1932

Voilà. Me voici de retour, tout heureux de reprendre mon petit bavardage avec toi, mon cher Journal. Grand a été mon bonheur de retrouver aussi... Mais non, il faut, avant de te dévoiler tout, que je t'explique comment j'en suis arrivé là.

Dès le commencement de mes études sur ces animaux merveilleux, les Fourmis, je me suis efforcé de comprendre la nature, le comportement, la personnalité de celles qu'on nomme « chasseresses ». Pourquoi ? Je n'en sais fichtre rien ! Peut-être à cause de la pureté cruelle de leur vie, et de leurs prouesses qui m'ont toujours paru dignes des héros antiques. Par exemple, les Fourmis rousses (*Formicae rufae*) constituent une véritable « Police des bois » : elles dévorent 50 000 insectes par jour, soit près de 5 millions en une saison !

Mais mes préférées ont très vite été les Dorylines, que l'on trouve en Afrique et en Amérique latine. Celles-là ne combattent pas, elles tuent, et répandent la terreur parmi tout ce qui vit dans leur territoire. Et pour cause ! Lors de leurs expéditions prédatrices, des millions d'ouvrières sont encadrées par des soldats aux mandibules crochues ; ce qui se trouve sur leur passage est massacré, dépecé, réduit en minuscules morceaux que les ouvrières transportent à un dépôt où tout est entreposé. Ce qui est remarquable, c'est qu'elles mènent une vie nomade, un peu comme les Touaregs. N'ayant pas de nids permanents, elles occupent ceux qu'elles ont conquis, ou les cavités naturelles du sol ; ou alors elles creusent le sable afin d'enfouir leur couvée.

J'appréciais aussi les Fourmis Magnans (*Anommae*) originaires d'Afrique équatoriale, qui vous dépècent un buffle de 400 kg en 10 heures, un léopard en cage dans l'espace d'une nuit. Les hommes ont rapidement vu l'usage qu'ils pouvaient faire de ces voraces compagnes : livrer à leur glotonnerie un prisonnier ligoté a toujours constitué un supplice fort apprécié par tous, sauf, bien sûr, par ceux qui en étaient les victimes !

Sur cette image réjouissante, j'arrête, cher Journal, et je vais essayer de me défatiguer en rêvant à mes amies. Ces voyages, ces conférences, ces colloques ne sont plus de mon âge. Il va falloir que je me calme, et surtout que j'aie le courage de refuser les invitations qui me sont faites. Je sais, c'est la rançon de la célébrité... Je ne dis pas : du génie, je reste modeste !

20 décembre 1932

Ça y est ! J'ai refusé l'offre d'un collègue ! Il me proposait un séminaire de 15 jours, à Pontigny, en France. Certes, le sujet était séduisant : « Peut-on comparer les fourmis et les hommes ? », et les participants me semblaient d'un niveau correct. Mais j'en ai assez ! Je sais tout ce qui va s'y dire. Et puis, surtout, j'ai trop à faire ici. Il faut que je termine mes observations.... Allons, cher Journal, l'heure est venue ! Il faut quand même que je révèle à la postérité ce secret qui me brûle la langue.

D'abord, quelques précisions préliminaires. Toutes les fourmis, ou presque, font preuve d'une très grande agressivité envers les autres espèces ; ceci est dû aux différences d'odeurs perçues par leurs antennes, ces différences étant incompatibles avec leur confort social. La preuve : si on coupe les antennes à certaines fourmis, elles deviennent instantanément pacifiques. Mais les véritables causes de leur agressivité sont les questions du territoire et, surtout, des moyens d'existence. Les plus fortes deviennent alors des pillardes sans foi ni loi. Il faut dire qu'elles disposent d'armes redoutables : d'abord, leur agilité qui leur permet de battre des ennemis plus corpulents comme les termites ; leurs mandibules à la fois tranchantes et pointues : tranchantes, elles coupent les têtes et les pattes, pointues, elles percent les crânes ; leur aiguillon, enfin, qui

injecte le venin ou le projette sur l'adversaire pour l'asphyxier d'acide formique. Intéressant, non ?

Depuis toujours, c'est-à-dire depuis que je m'intéresse (le mot est faible !) aux fourmis, j'ai admiré la capacité qu'elles avaient à massacrer leurs congénères. Mais ce à quoi j'avais assisté n'était rien à côté de...

Non. Je veux encore prolonger le suspense. Aujourd'hui encore, je ne te dirai rien, mon cher Journal.

30 décembre 1932

Bien. J'ai réfléchi. C'est le grand jour ! Et après t'avoir fait connaître mon secret, cette découverte qui va bouleverser les bases mêmes de la myrmécologie, et faire de moi un homme célèbre, je m'empresserai d'aller faire ma communication à l'Académie des Sciences de Munich. Mais à toi la primeur, mon cher Journal.

Non loin de la maison, j'ai pu observer, le long d'un talus, une colonie de *Messoris barbari*, ces Fourmis moissonneuses géantes qui broient du grain avec leurs mandibules ; elles sont si grandes qu'elles peuvent, en cas de déménagement, porter les petites sur leur tête. Mon attention fut un jour attirée par un curieux phénomène : alors que cette espèce est d'un beau noir anthracite, je constatais la présence de quelques éléments de couleur brune. Tout d'abord, je crus qu'il s'agissait d'individus d'une autre fourmière ; mais je m'étonnais devant le pacifisme dont faisaient preuve les autres, c'est-à-dire la majorité, à leur égard. Loin de se montrer agressives, elles semblaient craintives, la position basse de leurs antennes témoignant d'une certaine soumission. Intrigué, je multipliais mes observations, et je m'efforçais de dénombrer celles que j'appelais alors « les anormales ». Quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque je constatais que leur nombre augmentait de jour en jour, alors que celui des « normales » régressait dans la même proportion ! Je dus admettre, en fin de compte, que c'était les *Messoris barbari* qui s'étaient peu à peu colorées en brun.

Leur métamorphose ne s'arrêtait pas là, loin de là ! Je remarquais également que les nouvelles converties avaient tendance à se discipliner : elles ne cheminaient plus en désordre, se heurtant parfois, zigzaguant sans motif apparent ; au contraire, elles se déplaçaient en files impeccables, trotinant les unes derrière les autres, marchant, je ne dirais pas au pas, mais presque.

Il me fallut un certain temps, ou plutôt un temps certain, pour m'apercevoir qu'elles obéissaient aveuglément à l'une d'entre elles, qui, à ma grande surprise, n'était ni la reine, ni la plus volumineuse, bien au contraire. Elles semblaient la saluer en redressant la tête et en étendant les antennes droit vers le ciel. Le « chef » se tenait face à la masse des adeptes, immobiles, au garde à vous, dirions nous, s'il s'agissait d'humains. Leur tenait-il des discours véhéments ? Ça, je ne

saurais le dire, mais c'est possible !

Je notais cependant que certaines Fourmis noires n'avaient pas changé de couleur ; elles se tenaient peureusement à l'écart des autres, et lorsque, par hasard, elles croisaient leur chemin, elles s'en écartaient rapidement afin de ne pas être renversées, ou cruellement mordues par les mandibules acérées.

Et puis,... et puis,... je n'arrivais pas à en croire mes yeux, mais, après d'attentives observations, je dus l'admettre : les brunes « marquaient » les noires en projetant un liquide qui dessinait une tache jaune sur leur thorax. Ensuite, elles les parquaient dans des sortes d'enclos d'où elles ne pouvaient sortir, de gigantesques sentinelles aux mandibules acérées broyant inexorablement celles qui essayaient de s'évader. Elles étaient d'ailleurs fort peu nombreuses, car les prisonnières paraissaient accepter leur sort en se soumettant sans réserve aux dures conditions que leur imposaient leurs gardiens. Certaines, sans doute les plus âgées et les plus jeunes, mouraient rapidement d'inanition. D'autres étaient emmenées vers des fourmilières où elles pénétraient pour ne jamais en sortir. Que devenaient-elles ? J'échafaudais de multiples hypothèses plus ou moins fantaisistes, plus ou moins atroces, aucune ne satisfaisait ma raison. Je me bornais donc à constater que le nombre de Fourmis noires tachées de jaune était en nette diminution, et je pressentais qu'un jour plus une seule n'existerait.

C'est alors que je remarquai une étrange effervescence chez les brunes : elles se réunissaient sur une surface plane, une sorte de plateau, s'alignant rapidement, formant des bataillons. Puis, celle que j'appelais « le chef », parut. Toutes les antennes pointèrent vers le ciel. Et je crois pouvoir affirmer que tous ces insectes étaient réunis dans une communion que l'on ressent parfois au cours de nos grandes manifestations spirituelles.

Ensuite, les troupes se dirigèrent en bon ordre vers une fourmilière de *Serviformicae*, éloignée d'un bon kilomètre, ce qui représentait pour elles une distance respectable. Je m'attendais à les voir revenir avec des nymphes destinées à l'esclavage ; mais c'était une longue file de Fourmis servantes adultes que je vis apparaître, encadrées par des gardes bruns qui les harcelaient. Elles furent aussitôt parquées après avoir été, elles aussi, marquées de la tache jaune. Et le processus que j'avais pu observer précédemment se répéta jusqu'à leur disparition dans la fourmilière.

Je compris alors que ces insectes avaient franchi un pas de géant dans le domaine de l'intellect, puisqu'ils se montraient capables de racisme, de persécution et, surtout, de massacre systématique et total de leurs semblables.

Voilà, cher Journal, ce que je vais aller raconter à l'Académie des Sciences de Munich. Et bientôt, le nom de Blumenthal sera aussi célèbre que celui de Réaumur ou de Maeterlinck ! J'en suis certain.

20 janvier 1933

La médiocrité, la mesquinerie, pour ne pas dire la nullité de mes collègues, me surprennent toujours. La jalousie leur obscurcit non pas les yeux, mais l'intelligence. Ils n'ont rien compris à ce que je leur rapportais, et les sourires moqueurs, les moues dédaigneuses traduisaient bien leur scepticisme. Exaspéré, je les ai invités à venir constater par eux-mêmes, de visu, que je ne fabulais pas. Quelques-uns, et non des moindres, ont déclaré qu'ils ne viendraient pas, que c'était inutile, qu'ils ne voulaient pas perdre leur temps avec des contes de bonne femme ! Charmant ! J'ai cependant réussi à en convaincre une dizaine. Je les attends de pied ferme !

30 janvier 1933

La revanche ! Ma revanche !

Ils sont venus, et ce qu'ils ont vu les a stupéfiés. L'un après l'autre, ils se sont tournés vers moi. Ce que je lisais dans leurs yeux, ce n'était plus le mépris ou l'ironie, mais l'admiration la plus sincère. Seul, mon ami Rosenberg restait immobile, fasciné par le spectacle qui s'offrait à lui.

- Alors, Rosenberg, qu'en dis-tu ? lui lançai-je, triomphant.

Son visage était livide. Il balbutia :

- Et si les hommes se conduisaient comme elles ?

Cette idée m'amusa :

- Tu dérailles, mon pauvre vieux ! Les hommes ne sont pas des insectes mus par leur seul instinct ! Ils ont une âme, un cœur, une conscience, qui les empêcheraient de traiter leurs semblables comme le font ces monstres. D'ailleurs, ils n'ont pas acquis cet art du massacre, cette science de la destruction ! Et ils ne l'acquerront jamais ! C'est rassurant, non ?